

L'Écho de Saïda ^{numéro} 157

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 42^{ème} année - Septembre 2021





3 L'école Félix Faure

7 L'école primaire à Saïda

10 Photos en classe

12 Les sauterelles

16 Une saïdienne à l'honneur

16 les habits du dimanche

17 Une saïdienne centenaire

17 Mots de notre enfance

18 Détente

19 Solutions Jeu - Hommage

20 Carnet

Couverture réalisée par Christian Duran

COTISATIONS

À l'approche du 4ème et dernier trimestre de l'année 2021, nous invitons les adhérents qui ne l'auraient pas encore fait à régler leur cotisation annuelle.

Pour obtenir un RIB de l'association, contacter : claire.lesca@orange.fr ou amicaledesaïda@orange.fr

Cotisation 2021 : 25 €
Soutien à volonté

RÉUNION RÉGIONALE

En page 18 du dernier bulletin d'information, nous vous informions de la réunion régionale qui se déroulera le **samedi 9 octobre 2021** au Restaurant Le Panoramic situé à Ozon (07370).

Pour les retardataires, il est encore temps de s'inscrire auprès des organisateurs, dès réception de cet écho. Afin de respecter les dispositions légales en vigueur, il est évident que la présentation du *pass sanitaire** sera obligatoire pour l'accès à cet établissement.

* *Le pass sanitaire consiste en la présentation, numérique (via l'application TousAntiCovid) ou papier, d'une preuve sanitaire, parmi les trois suivantes :*

- la vaccination,
- la preuve d'un test négatif de moins de 72 heures,
- le résultat d'un test RT-PCR ou antigénique positif attestant du rétablissement de la Covid-19, datant d'au moins 11 jours et de moins de 6 mois.

CONTACTS

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini** au siège:

Amicale des Saïdéens
1 impasse Samson
31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94

Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association:

Amicale des Saïdéens
7 rue des Anémones
34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38

Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés:

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55

Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaïda@gmail.com

Histoire de la paroisse de Saïda : son implication dans l'enseignement. (3ème partie).

par l'abbé Escolano.

Grâce aux écrits du curé Fernand Escolano, intitulés « *Paroisse en marche* », nous vous avons retracé, dans les numéros 154 et 155 de notre Écho, l'histoire de la Paroisse de Saïda. Aujourd'hui, il nous relate l'histoire de l'enseignement au sein de cette paroisse, à travers l'école Félix Faure que beaucoup d'entre nous ont fréquentée.

En 1862 Saïda devient centre de colonisation. L'expansion de la ville s'accroît. En conséquence il faut songer à l'instruction des enfants. Vingt mille francs sont engagés pour la construction d'un groupe scolaire qui sera ouvert à la rentrée de 1863.

Établissement des religieuses

Depuis 1840 les religieuses trinitaires avaient débarqué à Oran où elles fondèrent une maison au pied de Santa Cruz. De cette maison, elles devaient essaimer dans une trentaine de villes et de villages de l'Oranie et d'Alger. A la demande de M. l'Abbé Lacombe, le Capitaine de Sonis, nommé Commandant du secteur de Saïda, obtint que les religieuses trinitaires, qui avaient été sollicitées, prissent la direction de l'école des filles. Les ressources de la paroisse furent économisées pour payer les frais de leur établissement. Ces religieuses, longtemps attendues (depuis le 1er janvier 1863), arrivèrent à Saïda le 22 janvier 1864. Voici dans quels termes Mère Demascène, supérieure générale de l'institut, venue tout exprès en Algérie, décrit la situation des soeurs à Saïda: « *Cette colonie est dans une belle situation; son climat est très salubre, son terroir fertile produit de beaux et excellents fruits; c'est, dit-on, une vraie oasis. Là nos quatre soeurs sont chargées d'une école communale. Elles sont heureuses et tranquilles bien que leurs voisins du désert, à l'humeur peu sympathique aient donné quelques alertes. Mais ce que Dieu garde est bien gardé; nous n'avons rien à craindre* ».

En effet, Dieu garde bien ses enfants. Quelques mois après l'installation des soeurs à l'école communale, Si Hamza vint troubler l'ordre à Saïda. Il vint à Aïn-El-Hadjar avec un fort contingent de cavaliers avec l'intention d'attaquer la ville. L'alerte donnée, toute la population établie hors de la Redoute se réfugia dans l'enceinte qui n'était défendue que par une compagnie de tirailleurs et une centaine de convalescents. On ne sait pour quelle cause, l'attaque prévue n'eut pas lieu et si Hamza ne voulant pas se risquer, se dirigea vers Si Benian et réintégra Aflou d'où il était venu. L'alerte terminée les religieuses reprurent leur logement. Cependant une sentinelle fut placée la nuit pour veiller sur leur sécurité.

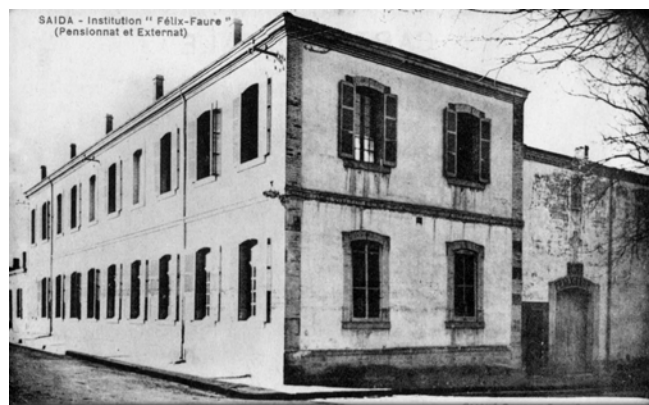
L'école communale tenue par les soeurs devenant insuffisante pour le nombre d'enfants à scolariser, on envisagea d'en créer une nouvelle. L'acadé-

mie ne put le faire, le nombre de postes pour la Colonie étant limité. Alors un stratagème fut décidé avec l'ouverture d'une école libre annexée à l'école communale. Pour cela deux nouvelles religieuses vinrent renforcer les rangs des quatre précédentes.

En 1871, une nouvelle école fut construite et affectée aux garçons, l'école communale devenant celle des filles.

Création de l'école des frères

L'école des soeurs fonctionnait pour les filles et, donnant grande satisfaction, M. le curé Pons songea à une école libre pour les garçons. A cet effet, il acquit à M. Robert, pour la somme de 6.000 francs, un terrain de 45 mètres de long et de 35 mètres de large, situé à l'angle de la rue Victor Hugo et de la rue Pasteur. Il y fit construire un grand immeuble avec ses propres ressources, un prêt de 10.000 francs accordé par M. le Chanoine Georgel, vicaire général et secrétaire de l'évêché d'Oran.



Le 19 octobre 1896, l'école ouvrit ses portes. Elle fut confiée aux frères Maristes. Le frère Bernon en est le directeur et six autres frères lui sont adjoints. Le succès est complet. Rapidement le nombre des élèves, tous externes, augmente. Deux ans après l'ouverture, à la demande de nombreux parents, il est nécessaire d'ouvrir un pensionnat. Celui-ci est autorisé par le frère Théophile, supérieur général, venu en visite à Saïda.

Lois de Laïcité - Ecole libre des religieuses

Déjà en 1881, la laïcité gagnant du terrain, l'état d'esprit du gouvernement changea vis-à-vis des religieux. Comme partout ail-

leurs, les religieuses de Saïda furent touchées. L'école communale leur fut retirée.

M. le curé Pons et la Congrégation des religieuses Trinitaires achetèrent alors l'immeuble Campillo, situé à l'angle de l'avenue de Charrier et de la rue Voltaire, pour l'aménager en école. Le 27 septembre 1881, les religieuses s'y installèrent et en janvier de l'année suivante, l'école libre fut ouverte. Les parents préférant pour leurs enfants l'enseignement donné par les religieuses plutôt que celui de l'école laïque, cette école prit de l'importance. Rapidement le personnel enseignant dut être augmenté et porté progressivement à quatre sœurs.

Les lois laïques obligèrent M. le curé Pons, comme d'ailleurs toutes les communautés religieuses,



Cour de l'école Félix Faure

à chercher un subterfuge pour détourner la loi (tout en étant dans la légalité) qui déposait les religieux et l'église de leurs biens. Il fallait constituer une société. C'est pourquoi l'immeuble fut vendu en 1898 à M. Georgel, vicaire général, Jorro et Risch, prêtres du diocèse d'Oran, qui constituèrent une société. Cependant, le 1er juillet 1903, l'école des frères est fermée en application des lois du 1er juillet 1901 et 4 décembre 1902, bien que le conseil municipal ait émis un avis favorable pour le maintien des écoles des frères et des religieuses lors du référendum des conseils municipaux de France et des colonies, établi sur demande du gouvernement.

L'école des sœurs devait subir le même sort plus tard.

Les frères se sécularisèrent et l'école put rouvrir le 1er octobre 1903 sous le nom de « Ecole Felix Faure ». La propriété de l'école ayant été contestée, MM Georgel, Jorro et Risch firent appel. Le tribunal de Mascara, dans un jugement du 26 février 1903, reconnut la légitimité de la propriété et la réalité effective de la sécularisation des Frères. Ce jugement fut confirmé par le tribunal d'Alger le 9 juin 1903 et, croit-on, de Lyon le 28 juillet 1904.

En cette même année, la commune construisit et ouvrit le groupe scolaire situé sur la place.

Fermeture de l'école libre des religieuses

Les lois de laïcité continuaient leur travail de déchristianisation. À la fin de l'année scolaire de 1912, les religieuses Trinitaires, qui avaient ouvert une école libre lors de leur sup-

pression dans les écoles communales, en 1882, furent placées dans l'obligation de fermer leur établissement, malgré les nombreuses interventions en leur faveur.



Année 1939 : Mlle Fourquemin - Pierre Vincent - Victor Meusberger - Barthélémy Saëz

Cependant nos religieuses n'abandonnèrent pas Saïda entièrement. Deux d'entre elles y demeurèrent, s'occupant

d'œuvres apostoliques diverses. L'une mourut à Saïda en 1925, l'autre est dès lors rappelée par ses supérieures, cette même année. Hélas, on ne devait plus revoir les cornettes de ces religieuses à Saïda.

Ouverture d'une nouvelle école libre de filles

La fermeture de l'école et le départ des sœurs affligea toute la population chrétienne et non-chrétienne. Pour remédier à cette perte, M. Pradelle, comprenant l'importance de l'école pour la formation intellectuelle morale et religieuse de la jeunesse, forma le projet d'ouvrir une nouvelle école libre, avec un personnel laïc, qui puisse donner les mêmes garanties au point de vue professionnel et religieux que les religieuses.



Année 1948 : Paul Allène - Marguerite Allène - Amédée Johner - Jeanne Holitzco - Suzette Anfréoletti - Lucette Bonnet - M. Palpacuer.

Avec beaucoup de difficultés, vaincues grâce à la ténacité de M. Pradelle, cette nouvelle école vit le jour à la rentrée des classes en octobre 1912. Elle fut d'abord installée, dans une maison du Boulevard Gambetta, sous le vocable de « Notre Dame de France » et, plus tard, transférée rue du colonel Géry. Elle fut confiée à Madame et Mademoiselle Cléon de Vandrecourt. Cette école devait fonctionner dans d'excellentes conditions mais le budget de la paroisse ne permettait pas de subvenir presque entièrement à ses dépenses considérables. Les douloureuses années de guerre

s'ajoutaient encore aux difficultés. Aussi, le cœur serré, il fallut renoncer à la réouverture scolaire de 1918, tandis que l'école Félix Faure continuait son action bienfaitrice auprès des jeunes garçons.

École Félix Faure

L'école libre Félix Faure succéda en 1903 à l'école des Frères. Elle continua à ouvrir ses portes avec des alternances de prospérité et de décadence. Elle tint bon jusqu'en 1953 malgré de grosses difficultés qui allèrent grandissantes et qui exigèrent de prendre une mesure radicale. Nous laissons la parole à M. l'abbé Danis en publiant de larges extraits du rapport qu'il présenta à Mgr. l'Évêque d'Oran en 1953 : « ... 1896 - Création de l'école des Frères Maristes. M. le curé Pons achète pour 6.000 francs à M. Robert un terrain de 45 mètres de long sur 35 mètres de large à l'angle fermé par la jonction des rues Victor Hugo et Thiers (plus tard rue Pasteur). L'école est ouverte le 19 octobre 1896... Le frère Bernon est nommé Directeur et six frères lui sont adjoints. Cependant une stèle apposée dans l'entrée de l'école porte les indications suivantes : À la mémoire de Monsieur Jean-Pierre Rieu (1859-1932), fondateur de l'école et Directeur de 1896 à 1916.

En 1898, visite du Supérieur général, frère Théophile qui autorise l'ouverture d'un pensionnat.

Le 14 avril 1902, vente de l'immeuble de l'école par M. Pons à MM. Georgel, Jorro et Risch, prêtre (s) du diocèse d'Oran.

Le 1er juillet 1903, l'école des frères Maristes est fermée par application des lois du 1er juillet 1901 et du 4 décembre 1902... L'école est ré-ouverte le 1er octobre 1903 par des frères séculaires, elle est appelée « École Félix Faure »... L'école périclité pendant la guerre de 1914-1918.

Fin 1918, quatre pensionnaires et une vingtaine d'externes sont sous la direction de M. et Mme Beaume.

En 1919-1920, nous retrouvons dix-sept pensionnaires et une quarantaine d'externes et, l'année suivante, quatorze pensionnaires et quatre-vingts externes ».

Aucune autre mention ne figure ensuite dans le cahier où se retrace en résumé la vie de la paroisse depuis sa fondation.

En 1942, M. Paul allène reprend la direction du pensionnat qui se continue jusqu'en octobre 1948, date à laquelle le pensionnat cesse de fonctionner. Il ne reste plus que l'externat. Depuis 1949, l'externat fonctionne avec un effectif de cent quarante élèves. Aux archives de l'école, un gros registre, nommé « livre d'Or » contient les renseignements suivants :

Année scolaire 1942-1943 ; au 1er octobre, l'école est ouverte, dirigée par M. Paul Allène, assisté de Louis-Marcel Coillard, Mme Baudias née Charlette Fourquemin, Émilienne Savary, Henri Audouard.

À la mobilisation, après le départ de Paul Allène, c'est son épouse née Marguerite Lauribe qui prend la direction de l'école et tout l'encadrement est à

remanier. Les cours sont confiés à M. Régnier, Mlles Masson, Mouton, Safra et Andréoletti. Cent quarante élèves sont répartis dans les cinq classes.



Année scolaire 1943-1944 : l'école est toujours sous la direction de Mme Paul allène, assistée de Mlles Blasco, Johner et Matisart. Malgré la guerre, les cinq classes

fonctionnent, regroupant cent cinquante élèves.

Année scolaire 1944-1945 : malgré les temps difficiles, l'école est ouverte et dirigée durant le 1er trimestre par Mme Allène. M. Paul Allène reprend la direction de l'école en janvier 1945. Les cent quatre-vingts élèves sont confiés à Mlle Chautard, qui remplace Mlle Mouton partie à Alger pour poursuivre ses études, à Mme Matisart, à Mlle Grimaud remplaçant Mlle Blasco, partie à Mascara pour poursuivre ses études et à Mlle Andréoletti. À noter le départ de Mlle Savary...



Année 1939 : les élèves de l'internat.

Année scolaire 1945-1946 : Cent cinquante élèves fréquentent l'école. Une classe de plus est ouverte. En effet, jusque-là, le cours moyen 1ère année et le cours élémentaire 2ème année étaient menés par un seul maître. L'effectif de ces classes étant assez dense, M. Almanza prend le cours moyen 1ère année et Mlle Chautard le cours élémentaire 2ème année. Mlle Reynaud remplace Mme Régnier qui a regagné la Métropole en mai 1945. Mme Matisard est remplacée par Mlle Holitzko. Comme l'année précédente, Mlle Grimaud s'occupe du cours préparatoire et la classe enfantine est confiée à Mme Allène aidée de Mlle Andréoletti.

Le 23 juin, la fête patronale a lieu avec plus d'ampleur que les années précédentes. Dès 17 heures, les portes sont ouvertes pour la kermesse et après souper, à 21 heures, séance récréative.

Année scolaire 1946-1947 : cent trente élèves sont présents à la rentrée. Ils sont dispersés dans cinq classes. De nouveau le CE2 et le CM1 sont jumelés

et dirigés par M. Almanza. Le CM2 et le cours supérieur sont sous la direction de M. Allène pour le calcul et de Mlle Chautard pour le français. Le CE1 est assuré par Mlle Holitzko, Mme Allène et Mlles Johner et Andréoletti sont chargées du cours préparatoire et de la classe enfantine. Au 1er janvier 1947, Mlle Bonnet remplace Mlle Chautard qui se marie...

Année scolaire 1947-1948 : L'effectif de l'école est identique à celui de l'année précédente et le nombre de classes également.

Pour les années suivantes et jusqu'en 1952, le Livre d'Or ne signale aucun fait marquant. Le nombre d'élèves oscille entre cent vingt-huit et cent quarante.

En 1952, la direction est confiée à M. Bernas qui assure également les classes de CM1 et CM2. Mlle Mas est chargée des cours élémentaires, aidée par M. Biron. Mlle Johner assure le cours préparatoire et Mlle Andréoletti la classe enfantine.

Viabilité de l'école Felix Faure

Le rapport de M. Danis constate la progression de l'élément féminin dans l'effectif des scolarisés, le nombre des élèves est croissant dans les classes préparatoire et enfantine, tandis qu'il est en régression dans les classes des cours moyens. Quel sera donc l'effectif des classes des cours élémentaires et moyens l'année suivante Ces classes pourront-elles fonctionner normalement en octobre 1953 ? La scolarité, dans les conditions actuelles, ne permettra pas la rétribution du corps professoral. Il apparaît nettement que faute de recrutement, l'école entière ne pourra fonctionner en tant qu'école primaire.



M. et Mme Bernas

Seule, peut-être, une école maternelle serait en état de fonctionner et dans ce cas son affectation devrait être modifiée et entraînerait des travaux d'aménagements que l'état des finances ne permet absolument pas d'envisager. D'autre part, il n'est pas sûr que cette école maternelle présenterait un intérêt suffisant en rapport avec les sacrifices qu'elle continuerait d'imposer. Personne, évidemment, ne veut prendre la responsabilité d'une fermeture définitive de l'école. Il n'empêche, qu'à ne considérer que la question recrutement, l'école n'est plus viable.

Le rapport se termine par des considérations d'ordre financier : « ...Jusqu'à ces dernières années, l'école étant pratiquement indépendante de la paroisse, les directeurs successifs en ont assuré le fonctionnement, prélevant leurs émoluments et ceux du corps professoral unique-

ment sur les rétributions scolaires sans faire appel, semble-t-il, à la charité de la paroisse. Le pensionnat laissant même quelques profits à la direction... pour donner aux instituteurs et institutrices un traitement convenable. Il fallut prévoir une augmentation des ressources d'où les fêtes scolaires et la kermesse qui permettent jusqu'en 1950 un budget à l'équilibre. Mais dès 1951, il faut prélever sur la kermesse de l'année pour couvrir les déficits qui iront en s'accroissant...

En conclusion, la gestion financière qui autorise encore, compte tenu de la scolarité et de la kermesse, l'entretien d'un personnel suffisant au fonctionnement des classes actuelles, mais le recrutement dans les classes supérieures sera-t-il suffisant pour nous autoriser à entretenir des maîtres et/ou maîtresses pour un effectif trop réduit ? Ou faudra-t-il diminuer ce personnel, bloquer les cours au détriment du travail scolaire ... sans espoir de succès scolaires, ce qui seul compte aux yeux des parents ? D'où l'exode au moment de la rentrée au cours élémentaire vers les autres écoles, collèges ou lycées.

Il ressort donc, à l'heure actuelle, que l'école Félix Faure, à part les deux classes enfantines, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle maintient au cœur d'un petit nombre d'anciens la flamme du souvenir, le témoin du passé. Or, une école que l'on s'efforce de soutenir dans une lente agonie, arrive à l'échéance fatale qui ne manquera pas de se produire ».

Ainsi en ce mois de juin 1953, l'école Félix Faure prit fin. Elle s'est maintenue de 1896 à 1953 soit près de soixante années.

NDLR : Les participants aux voyages de 2006 et 2010 ont pu constater la dégradation de ce bâtiment dont une partie avait été réaménagée en crèche municipale. L'autre partie a été démolie depuis mais rien n'avait été bâti encore lors d'une dernière visite en 2019 (voir photos ci-dessous).



2006



2019

L'école primaire à Saïda

par Jean-Pierre

L'article précédent nous a révélé l'implication de la paroisse dans l'enseignement et le passage de l'école des Frères en école libre Félix Faure, suite aux lois scolaires de Jules Ferry préconisant la laïcité afin de lutter contre l'influence de l'église catholique. Avec l'augmentation de la population, d'autres écoles seront construites comme le groupe scolaire Square Flinois (plus tard Jules Ferry) en 1898, l'école Paul Jonnart et Paul Bert en 1912, le groupe scolaire Berthelot en 1932, l'école de filles du village Boudhia en 1933 (appelée ensuite école Marie Curie), le groupe scolaire Albert-Camus en 1958 et le groupe scolaire au village de Doui-Thabet en 1961.

Sans doute à cause de leur caractère religieux, les enfants musulmans n'ont pas fréquenté les premières écoles de Saïda. Ceux des populations nomades, nombreuses au XIXème et début du XXème siècle, par leur mode de vie itinérant ne pouvaient pas suivre cet enseignement lorsqu'il devint laïc. Il en était de même pour les ruraux, petits exploitants et ouvriers agricoles, musulmans et européens, trop éloignés des lieux

marades rencontrés en cours de route. Les filles étaient vêtues de robes ou de jupes, jamais de pantalons, et les garçons portaient toujours des pantalons courts. Nombreux étaient ceux qui avaient une blouse pour protéger leurs vêtements, aux couleurs claires pour les premières, noires à liseré vertical rouge ou bleu pour les seconds. Chacun trimballait son cartable, toujours très lourd à porter, la plupart en cuir à deux poches ou à soufflet et dont l'état signalait parfois qu'il avait déjà largement servi.



Une rentrée scolaire aux écoles du Square Flinois

scolarisés à une époque où peu de gens disposaient de moyens de locomotion. N'oublions pas non plus que les écoles coraniques existaient et avaient priorité dans l'éducation pour cette population. Au fur et à mesure qu'ils investissaient villes et villages, les musulmans purent inscrire leurs enfants dans les écoles publiques, où la mixité était la règle, ce qui permit à certains d'entre eux de s'élever dans l'échelle sociale. Peu avant, mais surtout à partir de la seconde guerre mondiale, cette mixité s'est accrue tout en demeurant variable selon l'importance démographique des communautés. Les photos de classe, rituelles chaque année et qui ont fait l'objet de l'édition du recueil « Notre Scolarité à Saïda et sa région » par notre amicale, peuvent en témoigner.

Exceptés en maternelle, on disait alors l'asile, les filles et les garçons étaient séparés dans des écoles différentes. L'enseignement avait lieu tous les jours de la semaine sauf le jeudi et le dimanche. Il se déroulait le matin de 8h30 à 11h30 et l'après midi de 13h30 à 16h30 suivi d'une heure d'étude payante sauf le samedi. Les enfants passaient donc au moins trente heures par semaine à l'école. Le chemin pour s'y rendre se faisait pour la plupart à pied, seul ou en compagnie de ca-

En classe

Quelques minutes avant l'heure des cours, les élèves se retrouvaient dans la cour ou sous un préau par mauvais temps. Lorsque la sonnerie retentissait, ils allaient s'aligner sur deux rangs devant leurs classes respectives où ils pénétraient en ordre et en silence sur un signe de leur maître. Ce dernier, après que chacun ait regagné son pupitre devant lequel il attendait debout, leur permettait de s'asseoir. A cette époque, chaque fois qu'un adulte entraît ou sortait de la classe, tous les élèves devaient se lever en signe de respect.

Les salles de classe se ressemblaient toutes : au moins trois rangées de pupitres à deux places, adaptés à la taille des enfants, occupaient l'espace, séparées entre elles et des murs par un couloir permettant au maître de circuler efficacement afin de mieux contrôler le travail de chacun. Les tables, légèrement inclinées et auxquelles les bancs étaient fixés, étaient creusées de deux rainures, permettant de poser crayons et porte-plumes, et de deux orifices logeant les encriers de faïence blanche. Au dessous, une tablette servait de casier pour loger cahiers, livres... Dans leur cartables, les écoliers transportaient tout le matériel dont ils avaient besoin : une ardoise rectangulaire avec son cadre en bois et un chiffon pour effacer, des bâtons de craie, leurs cahiers et livres recouverts de papier bleu pour les protéger, des buvards roses ou colorés par une publicité, un rapporteur, des crayons de couleur enfin un plu-

mier en bois dans lequel se trouvaient essentiellement crayon, gomme et porte-plume équipé de la plume sergent major.

Assis, les enfants, dont le nombre pouvait atteindre quarante, faisaient face au bureau du maître qui, surélevé car posé sur une estrade, permettait de bien surveiller la classe. L'enseignant y déposait son cartable, son cahier d'appel, son encrier, ses affaires pour écrire, son tampon buvard, sa règle qui servait aussi pour les punitions... Derrière le bureau et accroché au mur, il y avait le tableau noir, outil oh combien important et indispensable pour la transmission du savoir en classe. Sur celui-ci, où chaque jour était inscrite la date, l'enseignant proposait les différentes tâches à réaliser et mises en œuvre par les élèves.

Dans la salle il y avait aussi des armoires ou des placards servant de bibliothèque, très utile car les livres coûtaient chers à cette époque, mais aussi à ranger les cartes de géographie, le matériel utile aux leçons de choses...

Le travail des élèves

On venait à l'école pour apprendre à lire, écrire, compter, maîtriser l'orthographe. Pour compléter les bases de cet enseignement primaire s'ajoutait la morale et l'instruction civique puis, chez les plus grands, l'histoire, la géographie et les leçons de choses pour lesquelles il fallait utiliser des objets et des images pour frapper l'imagination et stimuler la mémoire des enfants. L'emploi du temps consacrait une place importante à la morale qui remplaçait la prière des écoles religieuses. Les thèmes portaient sur les bonnes pratiques de la vie en société : l'ordre, le soin, la politesse, l'obéissance, le respect de soi, des parents, des maîtres et des autres. La leçon de morale débutait la journée d'enseignement. Suivaient aux heures où les enfants sont le plus attentifs, les disciplines fondamentales, comme le calcul, la lecture et l'écriture, qui occupaient la plus grande partie du temps. Le reste de la journée était consacrée au chant, au dessin, aux travaux manuels, à la couture et la broderie (chez les filles) ou à la gymnastique. N'oublions pas, le moment le plus attendu de la journée par les élèves, celui de la récréation!

Cette coupure des cours en milieu de matinée et d'après-midi les li-

bérait, pendant une quinzaine de minutes dans la cour. Là, criant et courant, ils épuisaient leur trop plein d'énergie que les maîtres les obligeaient à contenir en classe. Les jeux reprenaient vie, différents selon les écoles de filles ou de garçons, et variaient en fonction des saisons: jeux de billes (en terre ou d'agate), de noyaux d'abricots, d'osselets (petites pierres rondes pour les garçons, os de moutons pour les filles), marelle, corde à sauter... Un coup de sonnette venait alors briser l'enthousiasme des élèves qui allaient se mettre en rang devant leur classe respective.

La maîtrise de la lecture était essentielle à la réussite de la scolarité. Au CP, cet enseignement était intensif et systématique afin d'améliorer la lenteur du déchiffrage et la faiblesse de la compréhension de ce qui était lu. Dans les classes suivantes, la lecture devenait quotidienne, individuelle ou collective, en silence ou à voix haute, jusqu'à obtenir des élèves qu'ils décodent automatiquement et qu'ils lisent de manière fluide. Le but était aussi de susciter chez les enfants le goût de lire des livres, des bandes dessinées...

L'écriture avait aussi une grande importance. Pour cela, les écoliers apprenaient à utiliser le porte-plume, l'encre violette et le buvard bien pratique pour éviter tâches ou gros pâtés sur les cahiers. Grâce aux plumes Sergent Major, ils pouvaient réaliser des pleins et des déliés, selon l'angle d'écriture, la pression et la vitesse exercés sur elles, qui sont à la base de la calligraphie.

Le calcul constituait le troisième volet de la base de l'enseignement à l'école primaire. Si dans le milieu familial on savait déjà compter, y compris dans les milieux analphabètes, l'arithmétique scolaire, branche des mathématiques correspondant à la science des nombres, fit davantage que compléter ce qui était appris sur le tas. C'est ainsi que dès le début de la scolarité, l'initiation au calcul et au système métrique était généralisée. Venaient ensuite l'étude des nombres entiers et décimaux et de la géométrie. Les opérations arithmétiques traditionnelles étaient alors l'addition, la soustraction, la multiplication et la division, ainsi que l'utilisation de la règle de 3. Les applications en classe ne manquaient pas sous forme d'exercices, de calcul mental puis de problèmes à résoudre qui étaient la terreur de certains. Vous souvenez-vous de ces robinets qui fuyaient et dont il fallait calculer la quantité d'eau perdue... ou du temps que mettaient les trains pour effectuer certaines distances ?

L'apprentissage de l'écriture par la copie puis celui de l'orthographe (et de la grammaire), sont à l'origine de la dictée, rite obligatoire et grand moment de la vie en classe. Vous souvenez-vous



de l'attention portée aux paroles du maître pour déceler les moindres indices qui éviteraient de faire des fautes ? Il faut dire que la dictée et les questions posées qui l'accompagnaient était un exercice important pour évaluer les compétences des élèves, dans le domaine de la connaissance du vocabulaire, de l'orthographe et des règles de la grammaire, en classe mais aussi au cours des examens du Certificat d'Etude Primaire et d'entrée en 6ème.

Le travail des écoliers ne se limitaient pas à celui effectué en classe. En effet, chaque jour, l'élève emportait dans son cartable la liste des devoirs à préparer à la maison : apprendre les récitations et les tables de multiplication, à conjuguer les verbes à différents temps du présent, futur.... les leçons de chose, de morale... C'était beaucoup de travail qui amputait les soirées, les jeudis et les dimanches de grands moments de jeux.



Pour son activité scolaire l'élève disposait de plusieurs cahiers : l'un pour le travail de classe, un autre pour les devoirs à la maison, un cahier de brouillon et surtout le cahier des compositions. Ce dernier servait chaque fin de mois pour évaluer

les capacités des élèves et donnait lieu à un classement qui était ensuite porté à la connaissance des parents.

L'activité scolaire faisait aussi l'objet de récompenses ...ou de punitions

Lorsque leur travail était satisfaisant et au fil des exercices, le maître, pour stimuler leur ardeur au travail, distribuait à ses élèves des bons points matérialisés par un petit carton rectangulaire, qui, au nombre de dix pouvaient être échangés contre une image. De même, des billets d'honneur ou de satisfaction venaient récompenser une bonne conduite et la qualité du travail effectué au cours du mois. En fin d'année, les meilleurs éléments recevaient en félicitations un livre le jour de la cérémonie rituelle de la distribution des prix. Pour certains élèves en fin de scolarité (ils étaient regroupés dans la classe de fin d'études à l'école Berthelot), c'était le moment d'être confrontés au Certificat d'Etude Primaire.

Cet examen, très sélectif à cette époque, permettait de se présenter à de nombreux concours administratifs. Il donnait droit à un diplôme, acte officiel écrit attestant de la réussite à cette épreuve.



Les punitions, dont des châtiements corporels, étaient considérées comme un moyen de dressage des mauvais élèves souvent indisciplinés et paresseux. Il y avait celles, beaucoup plus systématiques, que l'on faisait à la maison: copier un grand nombre de fois (50, 100, 200...) une table de multiplication, une phrase susceptible de corriger une erreur, un mot mal orthographié...

En classe je n'ai pas souvenir de l'utilisation du légendaire bonnet d'âne. Par contre, nous allions souvent au piquet, face contre le mur et les punitions qui nous ont particulièrement frappés, c'est le cas de le dire, étaient les châtiements corporels : oreilles tirées, claques sur la nuque, coups de règles sur les doigts, sur les fesses.... Il nous arrivait même de penser que les maîtres en faisaient un usage excessif mais il n'était surtout pas question d'en parler à la maison car, le maître étant sacré et ayant toujours raison, nous recevions une deuxième correction.

Les vacances scolaires

Mes souvenirs des vacances scolaires ne sont plus très précis, mais je suis certain que vous serez nombreux à me reprendre si je fais des erreurs. Avec certitude la rentrée avait lieu généralement le 1er octobre. A la fin de chaque trimestre les élèves bénéficiaient de quinze jours de vacances pour Noël-jour de l'an puis pour Pâques, ces périodes étant très attendues par les élèves en internat. Si ma mémoire est bonne, le 11 Novembre et le 8 Mai étaient des jours fériés qui nous permettaient d'assister et même de participer avec l'ensemble des écoles aux cérémonies d'armistice. Les fêtes du 1er novembre et du lundi de Pentecôte étaient aussi vauzées.

Pour les écoliers et les collégiens l'année se terminait au 31 juin, précédée de quelques jours pendant lesquels les cours étaient suspendus, nous permettant de nous occuper en classe à lire ou à jouer calmement. Enfin le 1er juillet débutaient les grandes vacances, soit trois longs mois pendant les très fortes chaleurs de l'été.

SAIDA

CERTIFICAT D'ETUDES. — Ont été reçus :

Ecole de garçons square Flinois. — André Abadia, Roland Amsallem, Roger Athias, Jean Auvert, Jacques Azot, Belkacem Benabdalah, Bengatta Nessout, Beladj Abdelkader, Benacef Ahmed, Bouçali Ziati, Boucheta Mohamed, Jean Cambas, Maurice Chaulet, Emile Carrivain, Georges Charbit, André Combes, François Diaz, Roger Fargues, Michel Gay, Jacques Grognet, Raphaël Guras, Kelif Lakdar, Kandouci Boumédiène, Jean Lopez, Raymond Lopez, Alexandre Macia, René Médina, Sauveur Olivares, Manuel Pérez, François Rovero, Claude Roversi, Jacques Sayas, Paul Scowck, Gilbert Schreiber, Charles Tailleux, Joseph Trapp, Jean Traverse, Zinaï Abdelkrim.

Ecole de garçons indigènes. — Kluvar Mohamed.

Ecole libre Félix-Faure. — Roger Baudias, Lucien Dumas, Paul Hermosilla, Emile Garcia, Denis Pélégri, Antoine Ségura Henri Serrano, Jean Torrès, Alfred Ynesta

Ecole de Franchetti. — Raymond Andréo, Jean Colombani, Marcel Schlegel.

Ecole d'Ain-el-Hadjar. — Raymond Eiffer, Marcel Moula.

Ecole de filles square Flinois. — Yvonne Amsallem, Lucienne Amsallem, Irène Benamou, Jacqueline Benguigui, Renée Brémond, Renée Brunel, Liliane Choukroun, Hélène de Casas, Juliette Gvetz, Mimouna Guesmia, Anne-Marie Guiraud, Ghislaine Hass, Rose Huertas, Paule Léber, Emilienne Millet, André Montoya, Yvonne Ortéga, Marie-Louise Porkar, Marie-Antoinette Rivas, Fortunée Rosentzweig, Philomène Salazar, Simone Ségura, Paule Winterlig.

Ecole de filles rue du Colonel-Géry. — Paulette Amsallem, Madeleine Baffert, Etoile Bensoussan, Ginette Chautard, Yvonne Dejarjans, Hélène Escudé, Agueda Guirado, Marie del Carmen Hernandez, Yvonne Meyer, Jacqueline Perlé, Blanka Potuschak, Sarah Sebbagh, Lisette Sebban.

Bourse première série. — Etoile Bensoussan.

Résultats du Certificat d'Études de 1939



Ecole Marie Curie



Ecole Berthelot - 1959



Ecole Paul Bert - Année 1959-1960



Ecole Berthelot - 1959 - Classe de CM1



Ecole Jules Ferry - Année 1958-1959 - Classe de CP

Ecole Paul Bert - Année 1959-1960





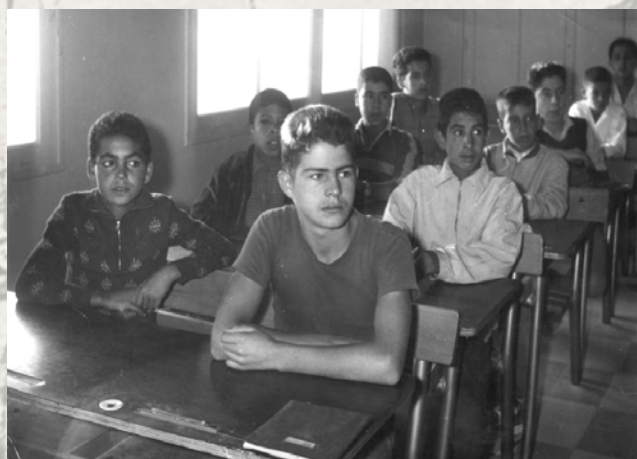
Ecole Paul Bert - Année 1959-1960



Ecole Berthelot



Ecole Paul Jonnart - 1960



Ecole Berthelot - 1959

Dans les pages centrales de cet Écho, quelques photos prises “en classe” récupérées sur le Forum, mais non reproduites dans le livre «Notre scolarité à Saïda et sa région» édité par l’Amicale en 2013. Nous avons encore quelques photos de classes, également non répertoriées dans ce Recueil qui feront l’objet d’une publication prochainement. L’équipe de la rédaction est persuadée qu’il y a encore, dans des albums de famille ou des enveloppes cachées au fond de tiroirs, des photos de classes chez certains d’entre vous. Il serait bon d’en faire profiter l’ensemble des adhérents avant qu’il ne soit trop tard. D’autre part, depuis la parution du Recueil, nous avons eu quelques retours pour des ajouts de noms, prénoms, lieux ou pour des modifications. Il est encore temps de nous communiquer ce type d’informations afin de les divulguer sur un de nos prochains Échos.

Merci d’avance

Ecole Berthelot



L'invasion des sauterelles

par Jean-Pierre.

L'Algérie, et plus particulièrement notre région des hauts plateaux, a toujours été un pays éprouvé par l'invasion des sauterelles, une catastrophe qui intervenait quand le temps était sec et chaud.

Aussi, après le cochon ("tuer le cochon"), les gangas, le crocodile ("de la Macta"), les calandres, les cigognes,...c'est l'occasion pour Jean-Pierre, l'ami des bêtes, de nous remémorer ces moments insolites et de faire plus ample connaissance avec ces acridiens.

Les sauterelles, ce fléau ancestral connu depuis l'antiquité (Ce fut l'une des sept plaies de l'Égypte), caractéristique des civilisations méditerranéennes, a été de tout temps source d'angoisse et de désastre pour les populations rurales. Ayant vécu à Saïda, nous ne pouvons pas oublier ce phénomène naturel et spectaculaire qui s'inscrit dans notre patrimoine de souvenirs, en particulier comme une sorte de divertissement lorsque nous étions enfants.

L'Algérie a cruellement souffert de l'invasion des sauterelles mais ce n'est qu'en 1845 que le Maréchal Duc d'Isly, Gouverneur Général de l'Algérie, signala pour la première fois une invasion importante de ces



insectes, sans doute plus soucieux jusque là de la conquête du pays. Des généraux illustres comme Bugeaud, Mac Mahon... eurent à faire face à cet ennemi insaisissable mais l'homme fut souvent vaincu. Après quelques années d'accalmie, ce fléau reprit en 1864 et s'intensifia en 1865 et 1866 et fut à l'origine d'une effroyable disette entraînant la mort de plusieurs centaines de milliers d'indigènes. D'autres années calamiteuses eurent encore lieu en particulier en 1888.

Voici ce qu'en dit Jacqueline Baylé dans son livre « *Quand l'Algérie devint française* » : « *La récolte de 1865 n'a pas été bonne. Et celle de 1866 ne sera pas meilleure, car la sécheresse persiste. La vie est dure dans le bled et les gens sont amers... ..C'est le moment que choisissent les sauterelles pour envahir le pays, amenées du Sud par le sirocco. Fléau renouvelé des âges bibliques, ces bestioles dévorantes que l'instituteur P. appelle acridiens migrants, progressent sans que rien ne les arrête, d'abord sur les hauts-plateaux, puis dans le Tell et les plaines côtières. On n'en a jamais vu autant à la fois. Elles obscurcissent tout à coup le ciel et mettent en émoi les hommes et les bêtes. Rien de vert ne demeure là où elles s'abattent, rien. Et quand ces voraces ne mangent plus, elles pondent. Elles creusent*

le sol de leur tarière ventrale pour placer leurs œufs à la profondeur convenable. Aux premières pluies, autour de chaque trou de ponte, apparaissent de petits êtres noirs qui grossissent vite parce qu'ils mangent beaucoup. Et les champs en sont bientôt tout couverts. Au bout de quelques heures, ayant fait place nette, ils avancent par colonnes épaisses de plusieurs centimètres sur des kilomètres de longueur et de largeur. Ils franchissent à la queue-leu-leu, se supportant les uns les autres, les haies qu'ils dévorent, les fossés qu'ils comblent, les eaux sur lesquelles ils flottent. Car la nature a été bonne pour ces êtres nuisibles. Elle les a pourvus de nombreuses vésicules trachéennes qui les allègent et favorisent leurs déplacements. Un coup de vent peut les prendre sur le Tell et les transporter en Provence. Tout en vaquant à ces activités dévastatrices, l'insecte mue. De noirâtre il passe au brunâtre et du brunâtre au jaune. Il est alors adulte et tout lui est bon, les acacias, les palmiers-nains si coriaces, les oliviers au feuillage amer. Quand il n'y a plus de feuilles, ils s'attaquent aux écorces et met le bois de l'arbre à nu.

Que faire contre cette calamité ? Alphonse Daudet a bien décrit l'agitation dérisoire des hommes. Ils tentent d'effrayer les sauterelles pour les éloigner. Ils s'élancent à leur devant, en faisant résonner avec leurs bâtons les ustensiles de métal qui leur tombent sous la main, des chaudrons, des bassines, des casseroles. Les ber-



gers soufflent désespérément dans leurs trompes, d'autres font mugir de vieux cors de chasse, des conques marines. Les femmes arabes y vont de leurs you-you. Et le nuage cuivré, compact, descend tout de même, s'abat comme une grêle drue et bruyante. Alors le massacre commence. Avec les herses, les pioches, les charrues, on les

écrase, on broie. Et plus on tue, plus il y en a. La troupe vient au secours des malheureux colons. Elle répand de longues traînées de poudre et tout flambe dans une odeur infecte. Les sauterelles sont partout. Elles sont entrées dans les maisons, s'agrippent dans les rideaux. Les citernes, les bassins, les puits, les viviers sont infestés. Le lendemain, elles ont disparu, abandonnant dans le sol la promesse d'une nuée de criquets. Elles sont allées mourir en ordre dispersé, et leurs cadavres amoncelés deviennent des foyers d'infection et d'épidémies. »

Sauterelles ou criquets ?

Avant d'évoquer le mystère de ces insectes et nos anecdotes, je veux apporter quelques précisions scientifiques. Ces bestioles qui nous envahissaient étaient-elles vraiment des sauterelles, terme que nous avons tous adopté et toujours utilisé, ou bien des criquets ?

Commençons par leurs points communs : sauterelles et criquets appartiennent à la classe des Insectes, caractérisée par trois paires de pattes et à l'ordre des Orthoptères, pourvus d'ailes bien droites et de pattes arrières très développées permettant de sauter. Ces insectes sont armés par la nature de mâchoires puissantes destinées à broyer les feuilles des végétaux.

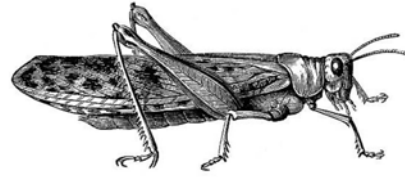
Pour les différencier, sachez que les criquets ont les antennes plus courtes que leur corps alors que chez les sauterelles elles sont plus longues et dépassent l'arrière de leur abdomen. C'est aussi simple que cela.

Par ailleurs, les criquets sont toujours « végétariens » et mangent de l'herbe et d'autres plantes alors que les sauterelles sont plutôt omnivores et ce n'est jamais la couleur qui peut les différencier. Autre différence bien visible : les femelles chez les sauterelles ont un organe de ponte (oviscapte ou tarière) en forme de sabre à l'arrière du corps, tandis que chez les criquets cet organe est petit et ne permet pas de les différencier des mâles.

Pour répondre à ma question, nous avons bien eu affaire à des criquets, regroupés dans la famille des acridiens, et non des sauterelles lors de leur invasion. Bon, je comprends très bien qu'à nos âges ce type de vocabulaire a peut être moins d'importance....

Les criquets migrants

Un nombre limité d'espèces d'acridiens (comme : le criquet pèlerin *Schistocerca gregaria*, le criquet migrant *Locusta migratoria*, ou encore le criquet marocain *Dociostaurus maroccanus*) pas forcément les mêmes lors des différentes invasions, sont migrants et peuvent acquérir des caractères différents selon qu'ils sont groupés ou isolés. La forme solitaire est sédentaire, homochrome. Inversement la forme grégaire est migratrice de couleurs voyantes et constitue des essaims dévastateurs. Les individus grégaires manifestent une puissante interaction qui



Locusta migratoria

Taille : mâle 42 à 55 mm de long, femelle 54 à 72 mm.

assure la cohésion des essaims et le synchronisme des activités locomotrices. Le passage de la forme solitaire à la forme grégaire (ou inversement) est sous l'influence de facteurs écologiques.

Habituellement ces criquets vivent solitaires et sédentaires en occasionnant peu de dégâts aux cultures. Cependant, certains individus vont se réunir en bandes et se déplacer en sautant (larves), en marchant ou en volant (adultes). C'est au cours de ces déplacements qu'ils commettent de grands dégâts. Les adultes franchissent alors des distances importantes (2 à 3000km), du sud vers le nord, en moins d'un mois et à 20-45km à l'heure. Ils s'abattent alors sur le sol qu'ils dévastent et dotés d'une effroyable fécondité, y déposent leurs œufs en une ou plusieurs pontes. Sorti de l'œuf, l'insecte va se développer mais du fait de l'existence d'un tégument chitineux sa croissance est discontinue et se fait par mues successives (au nombre de cinq) et c'est seulement au cours de la dernière que l'insecte est adulte pourvu d'ailes et d'organes génitaux.

Lutte contre les criquets migrants

Al'époque de la conquête, quand les sauterelles apparaissent pour la première fois, en 1844, sur le terrain, toute l'administration du territoire est assurée par l'armée française. Aussi, pour le commandement, le fléau est un nouvel ennemi qu'il faut arrêter, écraser, détruire pour s'opposer à leur progression. C'est pourquoi le maréchal Bugeaud, Gouverneur général, prescrit, par arrêté discrétionnaire (puisque'il n'y a pas de loi) la destruction des sauterelles. Une circulaire envoyée aux maires, prévoit même la réquisition de la population pour la destruction des criquets au moyen de battues générales au cours desquelles différents moyens furent utilisés : le bruit à l'aide de percussion sur des ustensiles en métal ou de coups de feu, l'emploi de branchages, de verges, de balais pour écraser les sauterelles ou même l'incendie de certaines parcelles parvenaient à mettre en fuite ces envahisseurs mais c'était repousser le problème plus loin. Des primes par kilogramme d'insectes détruits furent même proposées mais avec des résultats médiocres vu l'ampleur de la tâche. Il était aussi préconiser un labour assez profond pour ramener à la surface du sol les œufs qui avaient été déposés par les criquets et que le soleil stériliserait. Il faut savoir que ces insectes pouvaient être utilisés comme engrais, appât de pêche ou produit alimentaire aussi bien pour l'homme que pour les animaux



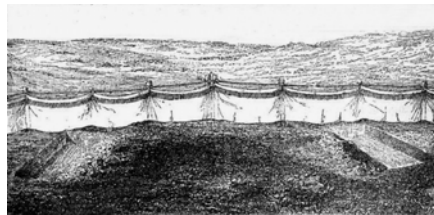
Ramassage des oeufs de criquets

comme les volailles et les oiseaux qui en étaient particulièrement friands.

En 1862, un colon italien de Chypre, victime d'une invasion de criquets, imagine un piège mobile constitué de barrières de toile, de 50 mètres de long et de 0,90m de hauteur, garnies près du bord supérieur d'une bande

de toile cirée, opposant un obstacle infranchissable aux criquets. Ces derniers, poussés par des rabatteurs, étaient, arrêtés par l'obstacle. Épuisés, ils se laissaient choir dans les trous creusés à la base de la toile où ils étaient détruits.

Cette idée est reprise en 1874, puis en 1877 par le général Chanzy qui commandera au service des forêts



Toiles cypristes

trois cents kilomètres de "toiles cypristes" avec 60.000 feuilles de zinc, 3.000 masses et 100.000 piquets pour une lutte intensive.

En 1890, pour une nouvelle invasion, la plus grande enregistrée historiquement, le général Détrie expédie six cents légionnaires et deux cents tirailleurs pour monter plus de cinquante



À Saïda : Préparatifs pour la lutte contre les criquets

kilomètres de barrage cypriste en continu. Ils seront aidés par mille hommes envoyés en renfort. Cependant, la lutte contre les criquets a rarement été efficace, en particulier à cause des moyens mis en œuvre pour les combattre et sans aucun doute de la méconnaissance de leur biologie. Ce n'était pourtant pas faute d'y avoir dispensé une rare énergie de la part de toute la population et de la troupe qui obtenaient des

succès relatifs lorsque ces insectes devenaient moins agressifs et moins nombreux. De nos jours, malgré l'emploi massif de produits chimiques et autre pesticides répandus à l'aide de tracteurs ou d'avions (bonjour la pollution !!!) le problème n'est toujours pas entièrement résolu, aussi bien en Algérie que dans différentes parties du Monde.

Invasion des « sauterelles » dans la région de Saïda

Textes paru sur l'écho d'Oran du 5 août 1955: « Les sauterelles qui se sont abattues sur la région de Saïda le 23 juillet ont causé de graves dégâts aux cultures. Plusieurs propriétés des régions d'Aïn-El-Hadjar, Bou-Rached, Aïn-Zerga, Nazereg, Doui-Thabet ont été entièrement ravagées. Les dégâts sont particulièrement importants. Depuis longtemps on n'avait vu pareille invasion de sauterelles. Les champs étaient rouges. Combattues avec de faibles moyens, les colons ayant été surpris par cette soudaine attaque des acridiens, de nombreuses sauterelles ont été détruites mais les nuées étaient trop compactes.

Trois jours après avoir semé la désolation dans nos campagnes, elles reprenaient leur vol et disparaissaient vers le Sud.

La commune mixte, avec le service de la Défense des Cultures, organisait aussitôt la lutte et la poursuivra partout où ce fléau sera signalé. »

M. Baylé maire et délégué à l'Assemblée Algérienne a envoyé le 26 juillet le télégramme suivant au gouverneur général : « Maire Saïda-Délégué à l'Assemblée Algérienne à M. Vialas, Directeur Agriculture, Gouvernement Général-Alger » « Ai le regret de vous informer qu'un vol important de sauterelles s'est abattu sur la région de Saïda samedi 23- Dégâts évalués dans cultures maraichères, vignes, oliviers, plantation à 60 millions minimum- Proteste encore une fois contre insuffisance de moyens de lutte. Suis à votre disposition - Amitiés - Baylé »

SAÏDA

LES SAUTERELLES ONT CAUSE PLUS DE 60 MILLIONS DE DEGATS au cours de l'invasion de fin juillet

SAÏDA, 5 août (d.n.p.). Les sauterelles qui se sont abattues sur la région de Saïda le 23 juillet ont causé de graves dégâts aux cultures. Plusieurs propriétés des régions d'Aïn-El-Hadjar, Bou-Rached, Aïn-Zerga, Nazereg, Doui-Thabet ont été presque entièrement ravagées.

Les dégâts sont particulièrement importants. Depuis longtemps on n'avait vu pareille invasion de sauterelles. Les champs étaient rouges. Combattues avec de faibles moyens, les colons ayant été surpris par cette soudaine attaque des acridiens, de nombreuses sauterelles ont été détruites mais les nuées étaient trop compactes.

Trois jours après avoir semé la désolation dans nos campagnes elles reprenaient leur vol et disparaissaient vers le Sud.

La commune mixte, avec le service de la Défense des Cultures, organisait aussitôt la lutte et la poursuivra partout où ce fléau sera signalé.

recteur Agriculture, gouvernement général - Alger. »

« Ai le regret de vous informer qu'un vol important sauterelles s'est abattu sur la région de Saïda samedi 23 - Dégâts évalués dans cultures maraichères, vignes, oliviers, plantation; à 60 millions minimum - Proteste encore une fois contre insuffisance moyens de lutte mais à votre disposition - Amitiés - Baylé »

Electricité & Gaz d'Algérie
Distribution électrique interrompue dimanche 7 août 1955 de 9 h. 30 à 11 h. : BELLEVILLE ; FERRAS-BLANCHES; BERROUSSEVILLE ; MOKTA - DOUZ ; SAINTE-ELGENIE ;
De 9 h. à 10 h. : FERRAS-BLANCHES; NAKA ; S.I.C.A. des BORDJANS ;
De 7 h. à 9 h. : MEUR-EL-KERIB (sud-est de la ville côté Oran) ;
De 7 h. à 10 h. : BOUGUEMMA.

Docteur de permanence. — Du samedi 5 à 20 heures - au lundi 6 à 8 heures - Dr SIMON MERTHOUM, rue Gambetta, tél. 1-46.

Dans la Légion d'honneur. — C'est avec plaisir que nous avons accueilli la promotion dans l'ordre national d'un glorieux combattant, titulaire de guerre, EMMANUEL CYRILUS, capitaine au 12^e Régiment de Cuirassiers, classe 1944.

Nous lui adressons, ainsi qu'à ses amis, nos vives félicitations.

Des saïdéens se souviennent des « sauterelles »

Paoul Ermosilla : « Un fléau qui sévissait certaines années, c'étaient les sauterelles qui envahissaient nos régions et qui remontaient même jusqu'à la mer. Il y en a eu dans les années 1940 à Ardaillon (NDLR Lycée d'Oran). Une anecdote: notre professeur de musique avait préparé une chorale d'élèves pour un concert au Théâtre municipal d'Oran. Nous devions chanter «Ô nuit qu'il est profond ton silence» ... (je ne rappelle pas le nom de l'auteur) et il y avait au premier étage deux projecteurs éclairant la scène où nous étions rangés. Au milieu du chant tout-à coup des dizaines de sauterelles se mirent à voler dans la lumière des projecteurs, remous dans la salle et éclats de rires et notre professeur furibard. Autant vous dire que l'on s'était bien amusé, mais que l'on a payé par la suite dans les cours de musique de M. Rocca qui n'était pas un tendre. Conséquence d'une histoire de sauterelles. »

Christian Duran : « Je me souviens effectivement d'une invasion de sauterelles. J'ai en mémoire le film de cet épisode impressionnant. Je me revois contribuer (le mot est fort...) à les chasser aux côtés des adultes. Nous étions munis de grandes feuilles de palmier pour tenter de les faire fuir dans la cour où elles s'étaient posées par centaines... Il me semble que j'avais 6 ou 7 ans, donc 1956 ou 1957. Je pense que nos aînés ont dû connaître d'autres «invasions» car on racontait dans ma famille à quel point c'était spectaculaire de les voir anéantir des champs de blé immenses en quelques instants... L'image qui me reste, est celle du nuage rouge qu'elles formaient dans le ciel... »

Marlène Amoyal : « Moi aussi je me souviens parfaitement de cette fameuse invasion de sauterelles! Heureusement je me trouvais chez moi, derrière la fenêtre donnant sur la rue Négrier et j'ai vu ce nuage noir, impressionnant, consteller notre ciel de Saïda puis s'abattre sur le sol tel un tapis déferlant! Ce n'était pas le tapis des Mille et une nuits! Je me souviens aussi de ce sol jonché de sauterelles à l'agonie! Un souvenir bien marquant! »

Jean-Charles Legendre : « Après «voyage dans le futur», retour dans le passé avec les sauterelles. Aurais-je été le seul à en manger dans mon enfance ? Grillées, un vrai régal. Dans les fermes, les volatiles appréciaient aussi et se déchaînaient; je n'avais jamais vu les canards, d'habitude si lents, courir aussi vite en s'aidant de leurs ailes. Trente ans plus tard

j'ai revu ce phénomène dans un autre contexte. Les rues de Yaoundé devenaient glissantes et dangereuses pour les automobilistes. La nuit, on voyait les notables arrêter leur Mercedes sous les lampadaires, tomber la veste du costume et faire le plein dans des grandes bouteilles en plastique. Un vrai festin riche en protéines ! »



Lutte contre les Cricquets... Chargement des Chameaux.

Jean Pierre : « A deux ou trois reprises, j'ai vécu l'invasion des sauterelles. De celle de 1955 j'ai très peu de souvenirs, par contre pour la période 1956-58 (date imprécise) voici ce que j'ai retenu. C'était probablement au mois de juin, un dimanche au cours duquel, il me semble, l'évêque d'Oran avait rendu visite à notre paroisse. Il faisait

une belle journée ensoleillée, chaude comme toujours en cette période de l'année. Ce n'est qu'en début d'après midi que nous vîmes les premiers insectes au bas de la rue Isaac Nahon. D'abord en petit nombre puis rapidement par milliers d'individus. Au loin, en direction du sud c'était comme un nuage, une vague qui avançait rapidement. Des milliers de criquets de grandes tailles (6 à 8 cm de longueur), déferlaient. Ils arrivaient élytres étalées perpendiculairement au corps permettant aux ailes de battre pendant le vol. Déjà on entendait depuis les champs qui s'étendaient jusqu'au village de Doui-Thabet le vacarme que faisaient quelques familles en tapant sur des casseroles, bidons ou autres ustensiles afin de détourner et effrayer les premiers qui se posaient, peine perdue tant il en arrivait. Rapidement, chacun s'est empressé de fermer sa porte pour les empêcher d'entrer. L'agitation des enfants et adolescents du quartier était à son comble. Nous prenions des bouts de bois tenus droit au dessus de nos têtes et nous courrions dans la rue, riant à chaque impact d'insecte qui s'écrasait ensuite mort ou moribond sur l'asphalte. Notre ami Fouler, militaire au 8ème RIM cantonné au Théâtre voulu nous suivre, veston dégrafé, mais Il s'arrêta rapidement pour constater que de nombreux insectes tapissaient l'intérieur de son vêtement. Après s'en être débarrassé, il resta sagement à l'abri d'une porte pour nous observer. Un chien, qui d'abord s'était mêlé à nos ébats, essayant d'en cueillir au vol bouche ouverte mais, recevant de nombreux impacts de criquets sur son museau dû se sauver, gémissant et la queue entre les pattes, pour se réfugier chez ses maîtres. La rue était jonchée de cadavres d'insectes, la plupart écrasés et glissants, d'autres s'envolant ou faisant de grands sauts, ailes déployées. Un regard sur les acacias qui longeaient la rue du Onze Novembre nous fit comprendre l'impact de cette invasion : en peu de temps il ne restait plus une seule feuille, uniquement des branches nues comme en plein hiver. Devant ce spectacle de désolation bien triste et sale, nos âmes d'enfants et d'adolescents n'y voyaient qu'un spectacle amusant. »

Les habits du dimanche

par Robert Aznal.

Que cela paraît loin, l'époque où nos parents nous faisaient porter les habits du dimanche!

Oui ! Ça a existé. Pour aller à l'église et pour le temps du repas en famille, nous portions des vêtements exclusivement réservés à ce premier jour de la semaine. Était-ce une idiotie ?

Vu avec les lunettes de 2021, le fait est pour le moins bizarre. La banalisation du temps est passée par là. Le week-end, davantage que le dimanche, demeure cependant un temps « à part ». Une parenthèse pour soi.

La semaine est consacrée aux tâches « obligatoires ». Il est réjouissant de pouvoir choisir les activités entre le vendredi après midi et le lundi matin. J'ai pourtant le souvenir d'avoir vu arriver de nombreuses personnes fatiguées à leur travail en début de semaine. A croire que le temps du repos n'est pas nécessairement un temps de ressourcement.

Chacun est libre d'en faire ce qu'il veut et d'aucuns en profitent pour faire mille et une choses qui les épuisent. S'organiser librement n'est pas une mince affaire. Les retraités aussi en savent quelque chose. Il faut choisir. Entre tous les possibles il faut faire la sélection. Et choisir c'est renoncer.

Nos anciens, par exemple, renonçaient à tout travail le dimanche. Hormis le nourrissage des bêtes et la rentrée des foins avant un orage, ils savaient se reposer, s'accorder du « bon temps », se prome-

ner, s'attarder à l'apéro, recevoir des amis, vivre pleinement. Ils réfléchissaient aussi. Ce temps apparemment creux était mis à profit pour évaluer la semaine écoulée et pour se projeter dans la suivante. Une saine respiration !

A l'inverse de ce qui aujourd'hui semble être devenu la règle : pas de « temps mort ». Réfléchir. Se poser. Méditer. A quoi bon ? L'avenir appartient à celles et à ceux qui entreprennent, qui se bougent et qui foncent. A l'instar des machines qui pour être rentabilisées doivent tourner en continu. L'homme a une fâcheuse tendance à se mécaniser. Il a voulu, à juste titre, échapper à l'emprise des religions et à des embrigadements de toutes sortes. Il a fièrement conquis sa délivrance. Il ne dépend plus que de lui-même. A-t-il pour autant trouvé son équilibre ? A le voir fonctionner on peut en douter.

Il va de plus en plus vite mais sait-il encore où il va ? Se donne-t-il le temps pour essayer de le savoir ?

Prend-il encore sa tête entre ses mains pour se poser les questions essentielles du sens et du contenu de son existence ? N'aurait-il pas intérêt à enfilet des habits du dimanche, une fois par semaine, pour se mettre dans la peau de celui qui prend du recul sur lui-même et qui se regarde vivre ?

Le discernement grâce auquel on peut mesurer ce qui est beau et bon pour la vie et ce qui lui est néfaste, nécessite de la concentration, donc un temps dédié. A voir comment tourne notre monde on se demande si ce temps est réellement mis à profit ?

Vive le retour de dimanches dignes de ce nom !



Marine Flores-Ruimi est la petite fille de notre ami Marcel Flores, né à Saïda et de son épouse Anna, née à Miliana. En décembre prochain, Marcel et Annie fêteront leurs 64 années de mariage !

Après des études scientifiques et une spécialisation en optique, Marie intègre le Conservatoire Européen d'écriture Audiovisuelle (Paris 14ème) dont elle sort diplômée en 2013 avec la mention Très bien pour son scénario « Abdel et Rosa » qui raconte le retour en Algérie d'une vieille dame Pied-noir accompagnée d'un adolescent d'origine algérienne. En 2014, pour la féliciter de son succès, nous lui avons consacré un article dans notre journal.

Depuis, tout en développant ses projets personnels en parallèle, elle a écrit pour de nombreuses séries télévisées, dont « Alice Nevers, le juge est une femme » (juin 2016), « Clem » (mars 2018), « Contact » (décembre 2017), « Demain nous appartient » (2017), qui ont été diffusées sur TF1 en prime time, c'est à dire en début de soirée, à l'heure de la plus grande écoute.

En 2018, elle part aux Etats-Unis pour suivre une formation au Professional Program in Screenwriting à l'université UCLA (Los Angeles) où elle développe une comédie musicale et un drame historique, tous

les deux en langue anglaise.

De retour en France en 2019, Marine démarre l'écriture de « Hors saison », un thriller policier de 6x52 minutes qu'elle a co-créée avec Sarah Farkas et Claire Kanny et dont elle assure avec Sarah Farkas la direction d'écriture et la direction artistique.

« Hors saison » est la première série franco-suisse, produite par Gaumont TV pour la France et Akka Films pour la Suisse, développée par France Télévisions International et la Radio Télévision Suisse.

Au terme de deux années d'écriture, le tournage de « Hors saison » commencé en mai 2021 s'est achevé en août dernier. Réalisée par Pierre Monnard, la série compte dans les rôles principaux l'actrice Marina Hands de la Comédie Française et le chanteur Sofiane Zermani. La diffusion de « Hors-saison » est prévue pour le premier trimestre 2022.

L'avenir de Marine, bien ancrée dans le monde audiovisuel, s'annonce prometteur. Sa réussite l'honore et fait la fierté de sa famille mais aussi de toute la communauté saïdienne dont son grand-père est issu. C'est avec beaucoup de plaisir que nous lui adressons toutes nos félicitations et nos meilleurs souhaits pour la suite de sa carrière.



Anna et Marcel, les grands-parents

Les mots de notre enfance

par Jean-Pierre Navarette.

Des mots de chez nous, héritage de nos parents et grands-parents, des mots propres à notre culture. Ils devenaient concrets lorsque nous partagions une mouna, des mantécaos, lorsqu'au hasard d'une balade, nous pouvions ramasser et nous régaler de jujubes ou d'artichauts sauvages ou lorsque nos aînés nous préparaient des fèves cuites et pimentées que l'on dégustait en amuse-gueules, complétés au cours d'invitations spontanées, à l'apéritif par des toraicos, des pépites ou des cacahuètes décortiquées au fur et à mesure.

Nous n'avons pas oublié les migas que nos mamans nous préparaient quand le froid de l'hiver nous enveloppait, ni les bons couscous au mouton et les méchouis préparés avec amour et patience dès l'aube, ni ces jours où le sirocco nous caressait les cheveux en embaumant notre vie.

Fermons les yeux et imaginons ce moment d'éternité où, le temps étant aboli, nous nous retrouvions au bon endroit pour boire comme à cette époque une « Pils, une BAO, une anisette Cristal ou Floranis ».

Qui nous refera des beignuelos chauds et avec ce goût inimitable ? Vous souvenez-vous des amandiers

en fleurs qui embaumaient et des agapes de mûres blanches ou rouges que l'on cueillait après avoir grimpé aux branches... et qui nous causaient des coliques mémorables ?

Si l'on pouvait revivre encore une fois un jour, une heure, un seul instant de ce monde où nous avons partagé du bonheur et où le mot amitié n'était, en fermant les yeux, pas galvaudé ; revoir une fois la fête du taureau que la communauté noire promenait en ville avant le sacrifice, entendre sans calcul des "you you" de fête, des "you you" de gens heureux ; danser sur la place de la mairie au son de l'accordéon, admirant les jeunes enfants, nos adolescents belles et beaux, avec leurs chaussures cirées et les robes vichy ; encourager « Charlemagne » qui faisait les courses sur son vieux vélo et qui arrivait bon dernier sous nos applaudissements, si heureux d'avoir participé ; grimper sur la montagne de la croix, en suant, soufflant, en espérant se laver de tous nos péchés en accomplissant cette prouesse ; nous retrouver au « patro » et regarder encore un vieux film en noir et blanc ; et surtout retrouver dans nos yeux, cette profondeur de malice qui cache tant de secrets après avoir vécu tant de bonheur.

Marie Maldonado née Pérez a fêté ses 100 ans le 22 juillet 2021.

C'est à Franchetti que le grand-père de Marie, Miguel Ascensio, dit "El tiéso", en provenance de la région d'Almería (Espagne), s'installe avec sa famille sur un lopin de terre destiné au maraîchage acquis grâce au gain d'une loterie. Joséphine, maman de Marie, alors âgée de sept ans, est l'aînée des six enfants de la famille. Quand elle est en âge de se marier, avec Juan Pérez, ils s'installent à Franchetti puis au Béniane, près de Taria, où ils exercent les métiers de journaliers puis de métayers. Les enfants de Joséphine et Juan, dont Marie, vont à l'école de Franchetti pour acquérir les rudiments nécessaires à une vie plus libre et plus indépendante. Mais très vite Marie doit aider ses parents au moulin à eau pour améliorer le quotidien de la famille. Adolescente, elle rencontre Ange Maldonado qu'elle épouse en 1941. Ange et son frère Marcel gèrent l'ensemble des terres de la famille, situées à Taoutmoud, à 15km de Wagram et 45 km de Saïda.

Au retour des Campagnes d'Italie et de France, en 1945, Marcel retrouve Marie à la propriété qui s'agrandit au fil des années. Sur ces terres arides, on cultive avec difficulté le blé, l'orge, l'avoine et les lentilles, mais on élève aussi du bétail et des volailles pour l'alimentation au quotidien.

La vie y est dure, surtout pour Joseph et Jacqueline, les enfants de Marie, qui sont placés très jeunes chez

la famille ou en pension pour suivre une scolarité normale. Avec les événements, la famille se replie sur Saïda, au numéro 30 de la rue Jeanne d'Arc, près du théâtre.

Puis arrive l'exode et l'attente durant trois jours à La Sénia pour un départ vers la Métropole. Ange et Marcel, restés en Algérie pour terminer les moissons et expédier le mobilier, les rejoignent quelques semaines plus tard.

Il faut tout reprendre à zéro ! Mais que faire lorsqu'on était de petits exploitants en Algérie ?

Une reconversion ? Dans quel domaine ? Ils choisiront l'artisanat et plus particulièrement les services.

Marie obtient un stage non rémunéré aux teinturerries Reynard de Saint-Étienne et Ange un emploi aux Blanchisseries de Lyon. Fort de ces expériences, ils décident d'ouvrir, en 1964, un pressing, mais à Toulouse pour se rapprocher de la famille et profiter d'un climat plus clément.

Ils seront au service de leur clientèle six jours sur sept, de huit heures à vingt heures jusqu'en 1981, année de la retraite.



Après le décès de son conjoint, en 2002, Marie décide de se rapprocher de sa fille Jacqueline installée à Béziers. Aidée de ses enfants et leurs conjoints, de ses petits-enfants, le déménagement a lieu en 2004 dans une petite maison individuelle où elle mène une vie tranquille rythmée par la visite de la famille et ...la lecture de notre Écho.

La paroisse.

par Jean-Pierre.

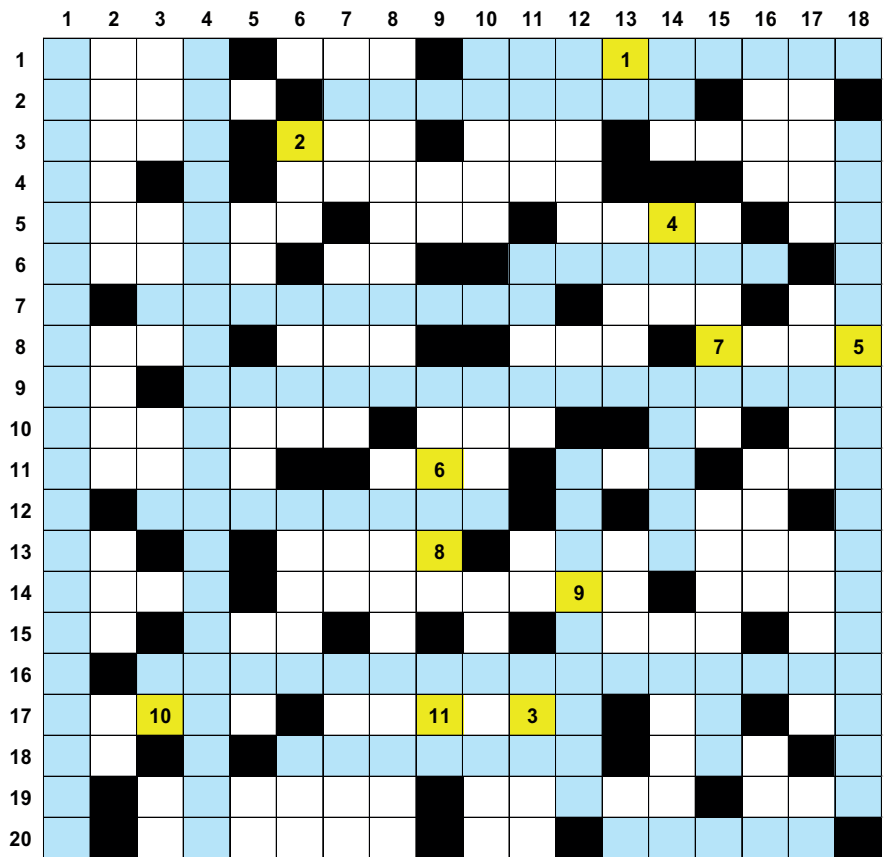


Horizontalement

1 -Tété par bébé pour avoir son lait. -Etendue d'eau qui inspira Lamartine. -Nom du bulletin paroissial édité de 1960 à 1964 par le dernier curé de Saïda (Deux mots). 2 -De droite à gauche, donna un goût plus fort, le renforça, le fortifia. -Premier édifice religieux chrétien de Saïda. -Deux romains. 3 -De droite à gauche, blotti, dissimulé en ramassant son corps. -Titre porté autrefois par les officiers supérieurs de l'armée ottomane. -Unité italienne ou jeu de cartes. -De droite à gauche, mamans. 4-Conjonction de coordination qui exclue. -Séparer par un intervalle, échelonner. -Influencé, opéré. 5 -Supporte avec patience, considère avec indulgence. -Voie urbaine. -En compagnie de, auprès de. -Article espagnol. 6 -Électrode positive (opposé à cathode). -Au coeur de lait. -Elle sonnait à Saïda et fut fondue en 3 unités pour la paroisse Saint-François-d'Assise à Bihorel-Rouen. 7 -Fortification à l'origine de Saïda (Deux mots). -Participe passé au féminin du verbe avoir. -Règle d'architecte. 8 -Abréviation d'un Moyen de transport urbain sur rail. -Adjectif démonstratif. -Doublé, c'est un petit chien d'appartement. -Sans espoir, inutile, sans effet. 9 -Deux points cardinaux opposés. -Situé rue Victor Hugo, ce lieu cessa son activité initiale en 1953 pour abriter les activités de la paroisse (Trois mots). 10 -Qui n'a jamais été diffusée ou publiée. -Déchiffrée, Bouquinée. -... Capone ? -Participe passé d'avoir. 11 -Marquer d'un signe, remarquer, prêter attention. -Conjonction de coordination qui introduit une explication. -Café, bar en Angleterre. -Partie d'une église qui s'étend du portail jusqu'au chœur ou navire à voiles. 12 -Il nous a légué un magnifique document sur la paroisse. -Régiment de tirailleurs algériens, appelés aussi Turcos. 13 -Finit tous les jours de la semaine sauf le dimanche. -S'éternisa, se maintint, demeura. -Emue, choquée, touchée par un mal. 14 -Mouvement effectué pour s'élaner, impulsion. -Agaça, énerva, impatienta. -Accordée au futur marié. 15 -Rajout au bas d'une lettre ou parti politique de gauche. -Oncle espagnol. -Familièrement c'est un micro-ordinateur. -Conjonction de coordination. 16 -Nom de l'église de Saïda (Quatre mots). 17 -Solidifié, raidi. -De droite à gauche, sans limite, total, exclusif. -Saint des Pyrénées. -Pose une condition. 18 -Auteur ou informateur anonyme. -Robert fut un abbé très dynamique. - De droite à gauche, préfixe d'origine grecque signifiant « égal ».

19 -Qui ne se préoccupe que de choses sans importance, frivole, superficiel. -Ce sont peu de choses. -Le mâle de la basse-cour. 20 -Bleutés de la couleur du ciel. -Préposition devant la spécialité d'un diplôme.- Ce curé exerça son sacerdoce de 1949 à 1959.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11



Verticalement

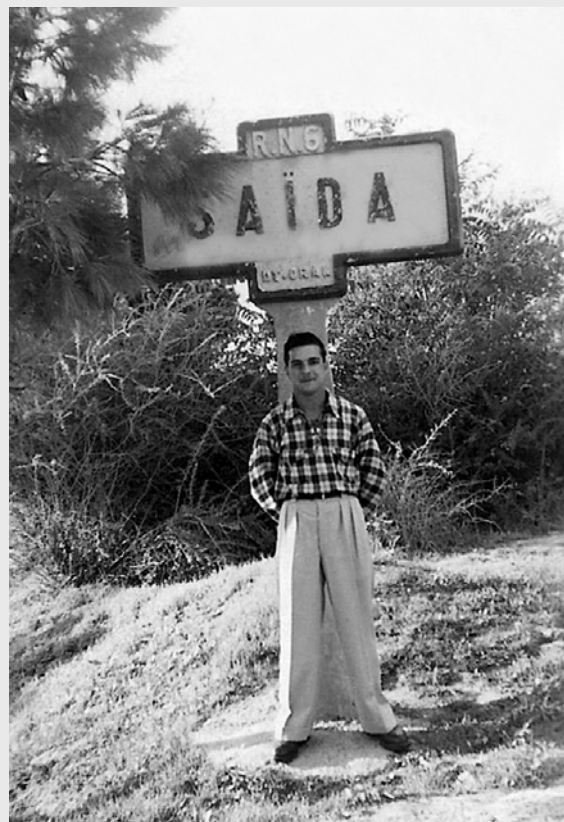
1 -Cette statue rapportée de Saïda par la famille Baylé est dorénavant dans une église de Toulouse (Quatre mots). 2 - Agent secret. -Cité américaine du Nevada où l'on peut facilement obtenir le divorce. -Elles au masculin. -Le premier des nombres entiers. 3 -Organisation de guérilla irlandaise. -Prénom diminutif de Dolores. -Saison chaude. -Services de Renseignements. -Entre mi et sol. 4 -Rapatriée à Nîmes, elle fait l'objet de pèlerinage chaque année (Cinq mots). 5 -Métro régional de Paris. -De Bas en Haut, outil servant à lever la voiture pour changer une roue. -Trois romain. -Plus familier que vous. 6 -Telle une bouche largement ouverte. -La part de chacun. -édifice antique consacré à la musique et au chant. -Célèbre chanoine pour son apéritif. 7 -Services sans retour au tennis. Prénom de l'épouse et de la fille de Victor Hugo. Débute Luxembourg. -Elément de couverture du toit. 8 -Habitant grec ou turc d'une île de la méditerranée. -Bateaux de Christophe Colomb. 9 -Article «à le» contracté. -Baladas, erras, promenades. -Terme d'origine anglo-saxonne désignant une activité professionnelle rémunérée, petit boulot. 10 -Débarrasse des puces. -A remplacé notre franc. -Substance servant à faire cailler le lait. 11 -Mot familier pour désigner le sein. -Désigne la femme dont on parle. -Débute aération. -Constructions permettant de s'isoler d'un danger ou des intempéries. 12 -Qui se rapporte aux fleurs. -Au cœur du foie. -Lieu et organisation de la paroisse plébiscités par la jeunesse saïdénne. 13 -Article arabe. -Souhaits de réussite, de bonne santé ou de bonheur. -Albi est la capitale de ce département. -Initiales devant la vierge. 14 -Les miens. -L'euro a été choisi à sa place. -Il fut un curé exemplaire et aimé de 1918 à 1948. -Laisa en dépôt dans une banque ou en lieu sûr, fit une déclaration devant un tribunal. 15 -Animal utilisé comme monture ou pour tirer un attelage. -Qui manquent d'assurance, hésitants, timorés. 16 -Déchiffrera un texte écrit, bouquinera. -Symbole chimique de l'or. -Célèbre courtisane. -À l'endroit décrit ou désigné par la personne qui parle. 17 -Ecorce du chêne utilisé pour les bouchons. -Traînée derrière soi, tractée. -Chaque partie d'un tout divisé en trois parties égales. -Élément de squelette. 18 -Année de la bénédiction de l'église de Saïda.



Antoine De Haro (Tony) décédé le 28 juin 2021 à l'âge de 90 ans. De la part de son épouse Michelle née Wirth, ses enfants et petits-enfants. 34970 Lattes.

Tony, natif d'Aïn-El-Hadjar, aurait pu intégrer une équipe professionnelle de football grâce à ses qualités techniques, de vitesse et de générosité. Mais son

courage et sa bravoure, il les a mis au service de la France. Peu après sa libération du service militaire au 2ème Bataillon des Zouaves, en qualité de maréchal des Logis, il intègre, en 1955, un Groupement Mobile de Police Rurale (G.M.P.R.) composé de supplétifs, chargé de lutter contre la rébellion. C'est au 31ème Groupe Mobile de Sécurité (nouvelle appellation des G.M.P.R.), le 3ème créé en Oranie en 1955 qu'il va servir en tant que chef de section. Au cours des combats, il sera cité deux fois à l'ordre de la brigade. En 1961, il est nommé Instructeur à l'école de Police des G.M.S. basée à Hussein Dey. Les G.M.S. ayant été dissous à l'indépendance de l'Algérie, Tony, comme la plupart des cadres de ces groupes, est affecté au ministère de l'Intérieur et mis à la disposition des Préfectures au Service national de la Protection Civile. Pendant 25 ans, il sera responsable du bureau Secourisme dans divers départements. En 2018, il avait reçu la médaille de Chevalier de la Légion d'Honneur, cérémonie au cours de laquelle il avait rendu un hommage appuyé, en langue arabe, à ses frères d'armes algériens.



SOLUTIONS DU N° 156

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
1	A	M	E	S	V	A	I	L	L	A	N	T	E	S		P
2	B	A	S	A	I		R	I	A			A	M	U	S	A
3	B		S	P	E	C	T	A	C	L	E	S		R	T	T
4	E	P	E	E		R				O	C		C	H	A	R
5	R	I		R	U	E	V	I	C	T	O	R	H	U	G	O
6	O	C	C	A	S	E		V	I		L		A	M	E	N
7	B	O	I	S			C	A	N	O	E		T	A		A
8	E	N	A		C	V		N	E	U	F	S		I	V	G
9	R			S	O	E	N		M	I	E		C	N		E
10	T	H	E	A	T	R	E		A		L	E	A		T	P
11	K	E	R	M	E	S	S	E		P	I	S	T	E	R	A
12	I	L		B	E	E		M	A	U	X		E	D		U
13	L	A	P	A	S	S	I	O	N		F	A	C		F	O
14	B	I	S				I		R	A		H	I	F	I	
15	U	T		F	A	C	E		S	O	U	R	I	R	E	S
16	R		B	A	L	A	N	C	O	I	R	E	S		S	S
17	G	E	O		T	B		T	S	E		M	U		I	
18			S	P	O	R	T	S				C	E	S	S	A
19	P	E	S	E		I	G	U	A	N	E	S		A	I	L
20	C	O	E	U	R	S	V	A	I	L	L	A	N	T	S	

INTERNET



Retrouvez vos trois espaces Internet :

- Site tous publics : <http://saida.pagesperso-orange.fr>
- Forum privé : <http://saida.nostalgerie.xooit.com>
Accès privé sur simple demande à Hubert Méréà : hubert.merea@orange.fr
- Archives de l'Amicale et trombinoscope : www.saidarchives.fr
Accès réservé, voir Échos précédents

RESULTAT JEU CONCOURS MOTS CROISÉS

Le mot caché proposé sur l'Echo de Saïda 156 était :

STANDS

Le gagnant est Albert BONMATI

JEU CONCOURS

Nous organisons un jeu concours basé sur les mots croisés. Il consiste à découvrir un mot en utilisant les lettres trouvées dans les cases numérotées et de l'adresser à l'attention de Jean-Pierre Diaz Echo de Saïda - 3 rue des Aphyllanthes 34790 GRABELS ou par mail à echodesaïda@gmail.com. Un tirage au sort parmi ceux ayant répondu correctement désignera celui qui recevra, au choix, l'un des ouvrages édités par l'Amicale des Saïdiens.

DÉCÈS



Norbert Alvérola décédé le 28 mars 2021 à l'âge de 94 ans. De la part de son épouse Lydie née Sempere, ses enfants Michèle, Pierre et Marc, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants.
78470 Saint Rémy les Chevreuse.

Directeur du Comptoir d'Escompte, il était estimé de tous les Saïdéens et un ardent défenseur de notre cause. Le 18 février 1962, après le raid aérien sur le PC de la wilaya 5 du FLN, c'est lui qui récupéra les deux pilotes des T-6 à leur retour sur la piste de Nazereg-Flinois et leur procura des vêtements civils avant qu'ils ne rejoignent la clandestinité

Pierre Manuel Valverde décédé le 4 mai 2020 à l'âge de 73 ans. De la part de ses enfants et petits-enfants.
45220 Château-Renard.

Né à Sidi-Bel-Abbes, fils d'un légionnaire, il a fréquenté l'école Jules Ferry de 1952 à 1957.

Patrick Daniel décédé le 9 juin 2021 à l'âge de 61 ans. De la part de sa maman Denise née Pastor.
34700 Lodève.

Pierrette Germaine Marie Rouvier née Haensel à Saïda en 1933, décédée le 16 juin 2021 à l'âge de 88 ans. De la part de ses enfants Michèle, Christian, leurs conjoints, ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants et les familles Haensel, Sicaud, Portenguen, Jaffré, Courtois, Ferrer, Bouteilles, Gaillet, Nucci, Basso et leurs conjoints, enfants et petits-enfants.
66370 Pézilla-la-Rivière.



Auguste Mulet décédé le 18 juin 2021 à l'âge de 94 ans. De la part de son épouse Jeanine, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.
34920 Le Cres.

Natif de Mascara, retraité de la Gendarmerie Nationale et titulaire de nombreuses médailles militaires, Auguste était un adhérent de longue date de notre Amicale



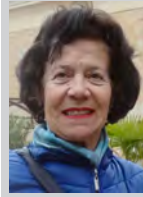
Roland Leber, né à Oran, décédé le 30 Juin 2021 dans sa 84ème année. De la part de son épouse Chantal, née Chapelle et de sa fille Corinne.
07260 Vernon.

Fils de Henri Leber né à Nazereg-Flinois, entrepreneur de transports et de Dolorès Nativivad née Perez, originaire d'Archena, ayant vécu à Saïda avant de s'installer à Oran, Roland était professeur agrégé d'histoire et écrivain à ses heures. Il a écrit trois romans publiés aux Presses du Midi : « Toute une vie de Dolorès », « Hermann le Badois » qui a obtenu le prix littéraire Algérien et « Disparu au Mont Mouchet ». Fidèle à ses origines et à ses valeurs qui l'ont animé toute sa vie, il laisse un vide immense pour sa famille et ses amis qui l'ont tant aimé.



Joseph Ermosilla (Jo) décédé le 22 juin 2021 à l'âge de 80 ans. De la part de son épouse Renée née Rivas et de sa fille Hélène, des familles Ermosilla, Bruguillère et Vaude.
31400 Toulouse.

Jo a oeuvré pendant de longues années au sein de l'équipe toulousaine de notre Amicale à sa création.



Irène Llamas décédée le 3 juillet 2021 à l'âge de 80 ans. De la part de ses enfants Carole et Stéphane, de ses petits-enfants Shirley et Cassandra, de son frère Ferdinand, de ses belles-sœurs Claude, Frédérique et Françoise, parents et alliés.
30900 Nîmes.



Marie Outin née Calduck, décédée le 4 juillet 2021 à l'âge de 92 ans. De la part de ses enfants Louis, Christine, Monique et de son frère Joseph.
81600 Gaillac

Amalia Oltra née Ortéga, décédée le 15 août 2021 à l'âge de 99 ans. De la part de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.
69520 Grigny

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdéennes et partage leur peine.

MARIAGE

André et Jeanine Morales sont heureux de vous annoncer le mariage le 10 juillet 2021 de leur fils Nicolas avec Isaura Fidalgo. 69970 Chaponnay.

Toutes nos félicitations aux jeunes époux et à leurs familles.

NAISSANCES

Pierrot (†) et Carmen (†) Ramos auraient été fiers et très heureux de vous annoncer la naissance de leur arrière-petite-fille **Félicie**, le 10 avril 2021, au foyer de Damien, fils de Brigitte et Jacques Lopez-Ramos.

Louis (Loulou) et Jacqueline Baylé son heureux de vous faire part de la naissance, le 2 juin 2021, de leur sixième arrière-petit-fils, **Alexis**, au foyer de leur petite-fille Louise et son époux Antoine Ausseur. 31000 Toulouse.

Mme Claudette Espinassier- Mouret est heureuse de vous faire part de la naissance de son sixième arrière-petit-enfant **Lucas** le 6 juin 2021 au foyer de sa petite-fille Stéphanie et son compagnon Maxime Annau. 84120 Pertuis.

Gisèle Galland née Douvier est heureuse de vous faire part de la naissance, le 27 juillet 2021, de son arrière-petite-fille **Millie** au foyer de Laura et Thibault. Marie-Lise, sa grand-mère est née à Saïda en octobre 1959.

Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouveaux saïdéens et à leurs familles.